

Le documentaire à l'épreuve

Gérard Grugeau

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2005). Review of [Le documentaire à l'épreuve]. *24 images*, (122), 8–9.

Le documentaire à l'épreuve

par Gérard Grugeau

À l'heure où le documentaire se diversifie et tend à proliférer pour répondre à une demande sans précédent venant des festivals et des chaînes spécialisées ou généralistes, les derniers Rendez-vous du cinéma québécois étaient l'occasion de juger ponctuellement de la singularité des regards d'ici et de leur possibilité d'ancrage dans un espace cinéma échappant au conformisme lénifiant de la télévision. Aux productions les plus audacieuses déjà évoquées dans nos pages (*Le petit Jésus* d'André-Line Beauparlant, *Le père de Gracile* de Lucie Lambert) sont donc venues s'ajouter d'autres expériences libres, parfois plus classiques ou vaines, qui tentent de conjuguer la pertinence historique, sociale ou humaine de leurs sujets et la recherche d'une écriture personnelle, prête à se colleter aux aspérités d'un réel soumis au prisme désirant du regard. Pour la plupart, ces films assument le parti pris de leur durée et rejettent le formatage des diffuseurs (mais qu'en sera-t-il lors de leur passage à l'antenne?) pour mieux circonscrire leur territoire et s'affranchir du flux indifférencié, reproductible et faussement implicite du reportage télévisuel.

Le film de Richard Lavoie, *Le temps des Madelinots*, est sans nul doute le plus bel exemple de ce désir unique de rendre compte d'une expérience humaine où le temps d'observation d'un sujet (la vie aux Îles-de-la-Madeleine), étiré ici sur plusieurs mois, devient porteur de tous les possibles. Ce rapport privilégié au paysage et aux gens chaleureux qui l'habitent permet de saisir, dans les rets d'un présent qui semble se reféconder sans cesse lui-même, toutes les facettes d'une réalité protéiforme. Le cinéma généreux de Richard Lavoie embrasse large. L'histoire, l'économie, le social, les liens générationnels, la culture et l'art s'y répondent à travers une multitude de rencontres qui déclinent tous les états de l'insularité. Des passeurs du quotidien, ou d'une mémoire plus ancienne, donnent corps et chair à l'extraordinaire vitalité d'une communauté de survivants. Des per-

sonnages hauts en couleur, emblématiques, se dessinent par dévoilements progressifs, sans qu'une parole pourtant d'abondance n'accapare tout l'espace. De-ci de-là, la fiction fait saillie, prend le large au fil des récits, et le film volontiers contemplatif fonctionne très vite comme une immense caisse de résonance qui, par un montage effacé mais inspiré, cultive à l'envi ses propres rimes internes tout en sollicitant l'imaginaire. À partir de ces allers et retours fructueux entre les hommes, leurs gestes, leurs « parlures » et le territoire, Richard Lavoie compose une subtile partition, une vibrante ode à la nature, qui réfracte par traces d'une émouvante poésie toutes les beautés enfouies d'un lieu en perpétuelle réinvention.

Cette liberté dans le geste qui ravive les forces souterraines du réel est peut-être ce qui manque le plus à *Tintamarre, la piste Acadie en Amérique* d'André Gladu, premier volet d'une ambitieuse série qui se propose de prendre la mesure de la survivance du fait français en Amérique du Nord. Survivance donc ici du peuple acadien qui, deux cent cinquante ans après le nettoyage ethnique de la Déportation par le pouvoir britannique, se bat encore pour la pleine reconnaissance de son existence et de ses droits. Bien documenté sur le plan historique, battant en brèche les mythes mystificateurs et aliénants comme celui d'Évangéline, le film actualise un long combat fait d'affirmations et de victoires gagnées sur l'oubli, sans échapper totalement pour autant aux discours et aux clichés habituels de la victimisation des peuples minoritaires. André Gladu reconduit le naturalisme classique du docu-

mentaire au *je* qui, partant de la quête personnelle, en vient hélas ici à ligoter son sujet sous une voix hors champ souvent didactique et surplombante. Des forces vives qui projettent l'identité acadienne dans le bruit et la fureur de la modernité, on ne saura rien ou presque. On mesure alors avec regret la distance qui nous sépare du cinéma politique des années 1970 et des films militants d'un Léonard Forest (*Les Acadiens de la dispersion. La noce est pas finie. Un soleil pas comme ailleurs*) qui captaient comme une éponge l'énergie revendicatrice, l'authenticité brute et sans fard d'un peuple en mal d'affirmation. Depuis, les utopies ont perdu de leur lustre et le documentaire s'est assagi, loin des frictions du réel, là où quelque chose résiste envers et contre tout.

S'il est un monde rempli de frictions, c'est bien celui de l'éducation et, par un hasard de la production, deux documentaires (*538 fois la vie* de Céline Baril et *Histoire d'être humain* de Denys Desjardins) nous arrivent en même temps pour dépeindre la réalité de nos polyvalentes. Au cœur donc du dispositif mis en place pour une année : l'école, ceux qui la fréquentent et ceux qui la font, élèves, enseignants et personnel administratif. Deux regards de cinéastes qui entendent dépasser le préjugé du constat d'échec en milieu défavorisé sans cesse entretenu par les médias à l'égard du système public d'éducation. Il s'agit ici de *donner à voir* une réalité complexe et porteuse d'espoir où les douleurs, les difficultés, mais aussi les rêves des adolescents (et des professeurs) s'expriment à l'occasion d'interactions en groupe ou de témoignages devant la caméra. Deux regards

Photo : Isabelle de Blois



Le temps des Madelinots de Richard Lavoie.

qui replacent avec générosité au cœur du projet pédagogique la relation humaine entre l'adolescent et l'enseignant. Une relation de confiance faite d'écoute, de patience, d'encouragements, mais non exempte par ailleurs de rapports de force insidieux, surtout face aux parents. Car l'école, qui transmet un savoir et prépare les citoyens de demain à leur insertion dans la collectivité, reste aussi un lieu de dressage social. La mise en scène de Denys Desjardins exploite d'ailleurs le quadrillage quasi carcéral de l'espace scolaire qui encadre les puissances de désordre potentielles selon le principe du panoptique décrit par le philosophe Michel Foucault. Écrans de surveillance, grille, bureaux installés aux points névralgiques, couloirs bien en vue : la « société de contrôle » est en place avec un pouvoir dissimulé qui « se dilue dans l'infinie multiplicité de son unique regard ». Par l'incrustation fantaisiste de ses intervenants souvent émouvants au cœur du dispositif même de contrôle, ses jeux de couleur, une trame musicale envoûtante (Sandro Forte et Simon Bellefleur), *Histoire d'être humain* « réenchante » en quelque sorte le lieu, mais tombe aussi à la longue dans une forme d'artificialité un peu vaine qui dilue le propos de l'entreprise. Malgré une construction en miroir, qui reprend des extraits de *À Saint-Henri, le 5 septembre* (magnifique film collectif de 1962), le travail sur la mémoire du quartier reste peu exploité. Quant au rap-

port de l'institution scolaire normative avec la machine économique comptable, il est vite évacué, laissant le film orphelin par rapport à ses ambitions contestataires de départ. Plus rigoureuse, Céline Baril fuit toute dispersion en optant pour une mise en scène simple et resserrée, qui ne donne jamais l'impression de dérober du temps au réel. Qualité des intervenants, témoignages diversifiés et sobrement recueillis, plans-séquences fluides, jamais gratuits, toujours portés par une intention claire : tout fait ici dépôt pour mettre en lumière la profonde humanité d'un milieu, certes coercitif à plusieurs égards, mais aussi ouvert à l'atomisation sociale des individus, bref à leur liberté. *538 fois la vie* porte bien son titre, multipliant à l'infini les potentialités d'un réel régénéré par une complicité de tous les instants entre la cinéaste et ceux/ce qu'elle filme. Peut-être pourrait-on reprocher à Céline Baril de ne pas ouvrir plus de brèches dans l'imaginaire (voir la séquence des masques ou l'échappée sur le toit de l'école), mais le monde qu'elle couvre de son regard attentif reste suffisamment plein et rond pour satisfaire l'insatiable soif de partage de tous et chacun.

Notre espace géographique en Amérique du Nord ne manque donc pas d'enjeux de société et de sujets d'investigation. Mais le documentaire a toujours aimé voyager et, porté par l'élan de la mondialisation et l'envie d'essaimer dans des ailleurs lointains, il s'est

aujourd'hui ouvert plus que jamais à l'échelle de la planète, comme en témoigne *L'arbre aux branches coupées* de Pascale Ferland. De facture classique mais habité du regard ardent des poètes (Jacques Leduc est l'un des directeurs photo), le film brise le continuum indifférent des actualités télévisées pour nous rapprocher du drame intime de la Russie. Et plus particulièrement de celui de deux vieux communistes au crépuscule de leur vie, aujourd'hui précipités dans la jungle individualiste et sauvage d'un pays qu'ils ne reconnaissent plus. Peintres de l'art brut, ils oublient dans la poursuite de leur pratique (réaliste socialiste ou abstraite) les vicissitudes d'un monde cruel qui les condamne à l'indigence. *L'arbre aux branches coupées* souffre certes d'un montage alterné par trop systématique, mais au-delà du portrait intimiste, redondant dans ses derniers retranchements, c'est toute une époque qui s'éteint sous nos yeux dans une sorte d'élegie douloureuse et mélancolique. Avec la vie indomptable qui continue de briller malgré tout, comme un feu follet narguant de sa présence insaisissable la sarabande funèbre de l'Histoire. 

538 fois la vie de Céline Baril. Dépasser les préjugés concernant nos polyvalentes pour mettre en lumière l'humanité d'un milieu.

